

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(14 septembre - 5 octobre\)](#) **Item**[43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Discours du for intérieur](#), [Elections \(France\)](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Politique \(France\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#), [Vie familiale \(Français\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document *est une réponse à* :

[44. Paris, Jeudi 21 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1837-09-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me réveille bien triste. Je l'étais hier soir.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°81/111-112

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 166, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/143-148

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°43 Vendredi 22. 7 h. 1/2

Je me réveille bien triste. Je l'étais hier au soir. Je le serai souvent. Hier en vous écrivant, j'étais surtout préoccupé d'une injustice possible de votre part. Aujourd'hui, je le suis bien plus du chagrin même. M. Duvergnier de Hauranne est arrivé. M. Duchâtel ne se marie que le 2 octobre et il se marie sans mariage, absolument sans personne que les parents et les témoins nécessaires. En sortant de l'église, il va passer quelques jours à Meudon, et de là, il part pour Mirebeau, en Saintonge où est sa terre.

Je n'ai donc là, ni motif, ni prétexte. J'en attends un autre. Vous recevrez cette lettre-ci dimanche. Vous attendiez mieux le jour là. Quand vous me partez de vos longues journées, de votre impatience de les voir couler, j'éprouve un sentiment analogue à celui que j'éprouve quand vous m'écriviez d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de n'avoir pas de lettre. Pardonnez-moi encore, Madame ; ma première impression est une joie profonde de cette tendresse si vive. La peine ne vient qu'après. Je jouis pour moi avant de souffrir pour vous. Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres m'arrivaient exactement, et non pas les miennes à vous, je souffrais pour vous. Aujourd'hui, quand je ne pars pas, c'est pour vous et pour moi j'aime mieux dire pour nous, que je souffre.

Quand viendra, la dissolution ? J'établis autour de moi, dans la conversation, qu'elle n'obligera probablement d'aller passer trois au quatre jours à Paris. Mais nous sommes à la merci de l'événement, à la merci des nécessités électorales du pays qui m'entoure. Que de chaînes nous portons. J'en ai secoué beaucoup. Il en reste encore énormément.

J'ai ma mère souffrante ce matin. Elle est sujette à des étourdissements, à des vertiges qui pourraient devenir quelque chose de plus grave. On est venu m'avertir au moment où je me levais. Je sors de chez elle. Elle vient de prendre un bain de pieds avec beaucoup de moutarde. Elle est mieux. J'espère que ce ne sera rien du tout. Je lui ai vu plusieurs fois ces petits accidents, et ils ont toujours disparu devant des remèdes, fort simples Mais elle va avoir 73 ans. J'aime beaucoup ma mère. Je lui dois beaucoup. Et personne ne la remplacerait auprès de mes enfants. Elle est avec eux d'une tendresse, d'une assiduité, d'une vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me reste de sécurité. Quand j'avais mon fils, ma sécurité était infiniment plus grande. Tout homme et tout jeune qu'il était, j'étais sur qu'à mon défaut il soignerait, il élèverait ses sœurs et son frère avec une affection, une attention paternelle. Et il était plein d'esprit, de sens, d'activité sérieuse, de tout ce qui fait qu'on peut être à la tête d'une famille. Aujourd'hui moi manquant ma famille, si jeune, resterait comme un faisceau sans lin, un troupeau sans berger.

C'est une forte attache que de se sentir nécessaire. Mais c'est aussi un pesant fardeau.

Je vous parle de ma famille. Ne vous arrive-t-il pas quelques fois d'être dans cette disposition où l'on n'ose pas, où l'on ne veut pas ne [?] que sur un seul sujet, sur le sujet intime qui remplit l'âme, et où cependant l'on ne pourrait souffrir de parler de choses indifférentes ? On va alors à ces choses qui sont beaucoup quoiqu'elles ne soient pas tout, à ces intérêts qui tiennent vraiment au cœur quoiqu'ils n'en occupent pas le fond. Ce n'est pas l'intimité personnelle exclusive, c'est encore de l'intimité et qui a quelque douceur.

11 heures

Votre n° 44 m'arrive une demi heure plus tard que de coutume. C'est long, une demi-heure ! Mais le dédommagement est immense, charmant. Ne me gêtez pas trop. J'ai tant de plaisir à croire tout ce que vous me dites ! Nous avons besoin pourtant de nous gêter l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous retrouvions. Ah, que je voudrais trouver quelque parole qui vous apportât ce que j'ai dans l'âme ! Adieu. Adieu, un adieu triste est au moins aussi tendre qu'un adieu. satisfait. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 43. Val-Richer, Vendredi 22 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-22.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 20/09/2024 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/958>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur166

Date précise de la lettreVendredi 22 septembre 1837

Heure7 H 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

ne me gênez pas
ce que vous
me dites

non, s'entendant
celle qui vous
en a écrit. Elle
qu'en a écrit

Je me réveille bien triste.
De l'écrire hier soir. Je le serai souvent. hier, en
vous écrivant, j'étais surtout préoccupé d'une
injustice possible de votre part. Aujourd'hui, je
le suis bien plus du chagrin même. M^{lle} Dussogny
de haumont est arrivée. M^{lle} Duchâtel ne s'est marié
que le 2 Octobre, et il s'est marié sans mariage,
absolument sans personne que les parents et les
habitants ne savaient. En sortant de l'Eglise, il me
passa quelques jours à Meudon, et de là il partit
pour Mantes-la-Jolie ou Saintonge, où est sa terre.
Je n'ai donc là ni motif, ni prétexte. J'en attends
un autre. Vous recevrez cette lettre si Dieu veut.
Vous attendrez mieux le jour là. Quand vous me
parlez de vos longues jalousies, de votre impatience
de les voir cesser, j'éprouve un sentiment analogue
à celui que j'éprouvais quand vous m'écriviez
d'Angleterre vos inquiétudes, vos douleurs de n'avoir
pas de lettre. Par-dessus tout encore, madame,
ma première impression est une joie profonde de
cette adresse de vive la pieuse ne vient qu'après.
Je jure pour moi avant de souffrir pour vous.
Quand vous étiez en Angleterre, quand vos lettres

M'arrivèrent exactement et non pas les miens à
vous, je souffrais pour vous. Aujourd'hui quand
je ne pars pas, c'est pour vous, et pour moi,
j'ai un mieux être pour nous que je souffre.
Quand viendra la dissolution ? D'établir autour
de moi, dans la conversation, quelle noblesse
probablement d'aller passer trois ou quatre jours
à Paris. Mais nous sommes à la merci de
l'événement, à la merci de, nécessité et de la
du pays qui mentent. Les de chaînes nous
portons! On a dit beaucoup et on reste encore
incertainement.

J'ai ma mère souffrante ce matin. Elle est
sujette à des étourdissements, à des vertiges qui
pourraient devenir quelque chose de plus grave.
On est venu m'avertir au moment où je me levais.
Je suis allée chez elle. Elle vient de prendre un bain
de pieds avec beaucoup de snoutacide. Elle est mieux.
J'espère que ce ne sera rien du tout. Je lui ai
vu plusieurs fois ces petits accidents, et ils ont
toujours disparu devant de, remède, sans effort.
Mais elle va avoir 73 ans. J'aime beaucoup
ma mère. Je lui dois beaucoup. Si possible ne
la remplacerais-je pas de mes enfants. Elle est,
avec eux d'une tendresse, d'une attention, d'une
vigilance inquiète qui fait presque tout ce qui me

reste de sévérité.
était infirmité
jeune qui était
sergeant, il était
une affection, une
plein d'esprit, et
ce qui fait qu'on
aujourd'hui, mais
restait comme
sans berge. Le
sentir nécessaire
gardeau.

Je vous parle
pas quelques fois
à son pas, où il
sur un sent de
l'âme, et où il
parler de choses
choses qui sont
tout, à ces instants
qu'on ne
l'intimité person
l'attitude, et qu'

Paris n° 44 m
de coutume. Ch

meurtre à
ordres, quand
sans motif,
je souffre
blie antique
m'obligea
quatre jours
morte de
d'obscure
es n'ont
en sorte en
v. Elle est
tizer qui
plus grave,
je me l'avis
prendre un bain
Elle est mince,
de lui si
ne s'ont
facile à imiter,
beaucoup
peu de me
v. Elle est,
m'oblige
que ce qui me

reste de l'événement. Quand j'avais mon fils, ma sœur était
était infiniment plus grande. Son homme et tout
jeune qui était, j'étais sur qu'à mon défaut il
sorgnerait, il résisterait à l'obéissance et son frère avec
une affection, une attention paternelle. Et il était
plein d'esprit, de sens, d'activité sérieuse, de tout
ce qui fait qu'on peut être à la tête d'une famille.
Aujourd'hui, moi, manquant ma famille, si jeune,
restait comme un jeune homme sans lien, un troupeau
sans berger. C'est une forte attraction que de se
sentir nécessaire, mais c'est aussi un pesant
fardeau.

Je vous parle de ma famille. Ne vous arrive-t-il
pas quelquefois d'être dans cette disposition où l'on
n'est pas, où l'on ne veut pas se l'arrêter que
sur un seul sujet, sur le sujet intime qui remplit
l'âme, et où cependant l'on ne pourrait souffrir de
parler de chose indifférente? On va alors à ces
choses qui sont beaucoup quoiqu'elles ne soient pas
tout, à ces intérêts qui tiennent exclusivement au cœur
quoiqu'ils nous occupent par le fond. Ce n'est pas
l'intimité paternelle, exclusive, soit encore de
l'intimité, et qui a quelque doute.

U huer,

Votre n° 44 m'arrive une demi-heure plus tard que
de coutume. C'est long, une demi-heure! Mais le

no 24

l'indemnité est immense, cherchant. Ne me gêlez pas trop. J'ai toute la plaisir à écrire tout ce que vous me dite ! Vous avez besoin pourtant de nous gâter l'un l'autre jusqu'à ce que nous nous retrouvions. Ah, que je voudrais trouver quelque parole qui vous apportât ce que j'ai dans l'âme ! Adieu, adieu. Un adieu triste est au moins aussi tendre qu'un adieu satisfait. Adieu. E

Je l'étais hier et
vous écriviez, je
suis justice patible
le suis bien plus
de hancam et
que le 2 octobre
absolument sans
l'histoire n'est pas
passer quelques
pour Mirembelle
Je suis donc là
en outre. Vous
Vous attendez
parlez de vos
de la, vous con
à celui que je
d'Angleterre au
par ces lettres
ma première à
lett. Adresse
Je joins pour
Quand vous éte